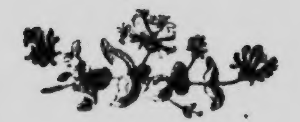
Comtesse de Loppinot

Mère Marie de la Rédemption

Jeanne de Geslin de Bourgogne

1860-1917







Imprimerie Franciscaine Missionnaire
180 Grande Allée, Québec



T. R. MÈRE MARIE DE LA RÉDEMPTION

IN MEMORIAM

A LA PIEUSE MÉMOIRE

DE LA

TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE

MARIE DE LA RÉDEMPTION

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

1860-1917



QUÉBEC
IMPRIMERIE FRANCISCAINE MISSIONNAIRE
1919

IMPRIMATUR

Fr. A. Lepidi O. P., S. P. A. Magister

IMPRIMATUR

Iosephus Palica, Arch. Philippen., Vic. Ger.

IMPRIMATUR

L.-N. Card. Bégin, Arch. de Québec.



Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre !...

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce que le royaume des cieux est à eux !...

Enfance et Jeunesse.

Toutes les Béatitudes se présentent à l'esprit lorsqu'on évoque le souvenir de la Très Révérende Mère Marie de la Rédemption, Supérieure Générale des Franciscaines Missionnaires de Marie.

On songe à son esprit de pauvreté, à son entier détachement, à sa direction pacifique, à la pureté si grande de son cœur et de sa vie tout entière, aux souffrances qu'il lui a fallu endurer, aux persécutions qu'elle a eu à subir contre son Institut et contre ses Filles, à sa miséricorde envers les coupables, et l'on

se dit que sa profonde et lumineuse action sur les âmes fut due à sa grande douceur qui était une force, et que le Royaume des cieux doit être à elle, parce que la faim et la soif de la justice l'ont sans cesse consumée.

Jeanne-Hélène-Marie de Geslin de Bourgogne, qui devait, sous le nom de Mère Marie de la Rédemption, être la fille de prédilection de la Très Révérende Mère Marie de la Passion, Fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie, et devenir, après la mort de cette dernière, leur Supérieure Générale, naquit à Paris, le 30 juin 1860, dans le mois du Sacré-Cœur qu'elle devait tant aimer.

Fille du Comte Charles de Geslin de Bourgogne et de Camille de Boishamon, elle héritait d'un long passé de vaillance, car les Geslin sont mêlés à toute l'histoire de la Bretagne et de la France. Ils étaient aux Croisades ; il y en eut au Combat des Trente, et en 1657, l'un d'entr'eux assistait à une Assemblée tenue par Eudon, duc de Bretagne.

Ils comptèrent des hommes d'Eglise, des religieuses et des soldats. Grands patriotes et grands chrétiens, ils mirent leur influence et leur bras au service de toutes les nobles causes.

Un grand oncle de Jeanne mourut sur l'échafaud, en 1795, en fidèle serviteur de son roi. Son petit-fils, le comte Henri de Geslin, après avoir partagé aux Tuileries les jeux du Duc de Bordeaux, sortit de Saint-Cyr en 1841, et prit part à la conquête de l'Algérie. Plus tard, il fut à Sébastopol, au Maroc, à Rézonville, partout où il y eut à lutter pour son pays. Ancien Gouverneur de Paris, à près de quatre-vingt-neuf ans, en 1910, le Général, sentant sa fin approcher, disait qu'il voulait mourir debout. Sa fin fut pieuse. Il aimait notre Jeanne, sa vaillance et sa droiture.

Une de Geslin, très aimée de Madame Louise de France et grand'tante de l'enfant, avait été Carmélite au Monastère de Saint-Denis.

Au service exclusif de l'Eglise furent aussi l'abbé Maurice de Geslin qui mourut en Crimée, en 1854, victime de son dévouement aux blessés, et l'abbé Ernest de Geslin, archiprêtre de Notre-Dame de Paris, qui a laissé dans tout le clergé de Paris un grand souvenir d'édification.

Parrain de Jeanne, il disait en parlant de sa mère: " Ma nièce représente bien la Femme forte de la Sainte Ecriture " ce qui est le plus bel éloge

qui puisse être fait d'une épouse et d'une mère.

La Très Révérende Mère Marie de la Passion aimait à attribuer en partie aux prières de ce prêtre la vocation religieuse de Jeanne de Geslin et de ses sœurs.

Jeanne en arrivant au foyer paternel y trouvait trois sœurs : Mélite, Marthe et Marie ; elle devait y être suivie par une petite Hélène.

Mélite s'envola au ciel à dix-sept ans, le 24 janvier 1868, après avoir été la petite maman de Jeanne, et lui avoir enseigné son catéchisme. Les deux sœurs s'aimaient tendrement. Un portrait nous montre alors dans Jeanne, à trois ans, ce regard pensif et profond que se rappellent tous ceux qui ont connu la sainte religieuse. Elle était déjà si sérieuse que Madame de Geslin ne craignait pas de lui confier la petite Hélène qui ne s'endormait jamais que sur les genoux de son aînée.

Ayant la plus absolue confiance dans cette grande sœur, si douce et si bonne, quand quelques années plus tard, elle se sentait effrayée par les approches de la nuit, Hélène venait trouver Jeanne, et tout angoissée lui demandait : " Jeanne, est-ce cette nuit que je vais mourir ? " et Jeanne, avec la

grande foi qui la caractérisera toujours, lui répondait : " Dis de tout ton cœur un *Pater* et un *Ave*, et tu ne mourras pas ! ".

La toute puissance de la prière était déjà évidente pour elle. Toute sa vie, elle en fera un grand usage ; elle embaumera le soir de son existence comme elle avait enchanté son aurore, et bien des années plus tard quand elle inaugurera une nouvelle maison, sa première action sera d'y réciter un *Pater* et un *Ave*.

Toute petite, elle plaçait très haut son idéal, et si elle enviait les religieuses et désirait les imiter, c'était " afin de soigner les soldats sur le champ de bataille, et d'y sauver beaucoup d'âmes ". C'est sur un champ de bataille tout moral qu'elle descendra, sur celui des œuvres, du sacrifice, de l'immolation, et elle conduira des multitudes vers le Seigneur.

A six ans, elle estimait le devoir ; ce mot avait déjà un charme pour elle, et il était sa force pour lui faire continuer son travail malgré de nombreuses tentations de dissipation.

A sept ans, elle avait déjà reconnu l'inanité des choses temporelles, et elle ne comprenait pas qu'on pût tirer vanité d'avantages extérieurs.

A neuf ans, son sérieux était si grand qu'un de ses oncles, fort savant, lui offrit un ouvrage en sept volumes qu'il venait d'écrire : *Les Grands Evèchés de Bretagne.* Elle le lisait, et elle s'en entretenait avec lui, si bien qu'il la surnomma Lady Sensée, et ce nom lui resta.

Jeanne et Hélène firent ensemble leurs études. Toujours et partout au cours de leur vie, l'aînée restera le modèle et l'émule de sa cadette.

Elles suivent un cours en tous points excellent. Jeanne, qui est d'une obéïssance remarquable, a la meilleure influence sur ses compagnes. Jamais elle n'a menti ; son cœur est excellent. " Très observatrice, assez méthodique, elle était à dix ans, nous dira son institutrice, grave, réfléchie, d'un jugement sûr. Beaucoup d'entrain s'alliait chez elle à de la gaieté et à une finesse pénétrante ".

Dieu, qui voulait en faire une grande manieuse d'âmes, la burina et la cisela de bonne heure par la souffrance. De cruelles épreuves bouleversèrent la vie de famille. Madame de Geslin sut alléger pour tous le poids de la croix. Elle habitua ses filles à l'abnégation, au travail ; elle leur fit regarder la vie en face, et conserver leur rang dans la société.

Avec 1870, la tristesse s'installa encore de plus près au foyer. Monsieur de Geslin s'étant enrôlé dans la Garde Nationale, sa femme se rendit avec ses filles en Bretagne, chez une cousine dont les quatre fils étaient à l'armée. Jeanne partageait toutes les angoisses des siens, et elle en souffrait avec l'ardeur de cœur qui fut toujours sienne.

Après la guerre et la Commune, quand le foyer se reforme à Paris, Jeanne suit avec beaucoup de succès les catéchismes de la vieille église Saint-Médard, sa paroisse. Ses résumés obtiennent presque toujours le Cachet d'Honneur. Son jugement et sa maturité de pensées sont si grands qu'on ne peut les croire l'œuvre d'une enfant. Elle se prépare de tout son cœur à la visite de Notre-Seigneur. Sa première communion eut lieu le 31 mai 1872. L'enfant, toute à son bonheur qu'elle comprenait parfaitement, ne s'en laissa distraire par rien. Elle ne vit ni la pluie, ni la boue, ni le désarroi en résultant, elle ne pensait qu'à Jésus, ne voyait que Lui ; tout le reste avait disparu pour elle. Elle possédait le Créateur de toutes choses, le Seigneur Jésus ; que lui importait ce qui passe, et qui n'est rien ?...

Aucune note ne nous dit ses résolutions, mais sa

vie nous les révèle. A partir de ce moment, sa vertu se développe d'étonnante façon ; son intelligence semble encore plus vive, plus pénétrante, ses sœurs la qualifient de *philosophe* et de *théologienne.*

Pour elle, dans la vie, il n'y avait que le devoir ; ce devoir qu'elle avait toujours aimé, ne l'effraya jamais, et lui fut un puissant stimulant. Elle lui sacrifia quantité de choses sans une hésitation et sans un regret. Elle fut une âme de devoir dans toute la force du terme.

Son père, dont elle était la préférée et *le petit conseil,* lui fut enlevé quand elle n'avait encore que dix-sept ans. Le souvenir de sa sainte mort qu'elle enviait, fut pour elle la plus grande des consolations. Elle devenait encore davantage " citoyenne des deux mondes " du ciel où elle avait son Père céleste et celui qu'elle avait tant chéri ici-bas. . . de la terre où sa mère qu'elle aimait passionnément lui restait avec ses sœurs, à ce foyer qui avait encore une grande douceur.

Marthe et Marie, qui commençaient d'entendre l'appel du Maître, s'occupaient de la maison qu'Hélène savait égayer de sa jeunesse et de son enjouement. Jeanne travaillait avec ardeur, et passa avec

succès son Brevet de Capacité et celui de Pédagogie. Très bonne musicienne, elle fut médaillée au Cours Lecoupey.

Elle-même dirigeait un petit cours d'enfants, et était très aimée de tous ses élèves.

Après quelques années de ce labeur paisible, Dieu appela subitement à Lui, après de longues souffrances, Madame de Geslin, le 16 juin 1882, en la fête du Sacré-Cœur. Jeanne qui était auprès de sa mère, recueillit son dernier soupir. Elle avait déjà bien souffert, bien pleuré, mais ce coup cruel et inattendu retentit dans son cœur à une profondeur jusqu'alors inconnue.

“ Je n'avais jamais éprouvé une si grande douleur dans ma vie, dira-t-elle plus tard, j'aimais immensément ma mère. Quand elle mourut, il me sembla que jamais plus je n'aimerais quelqu'un sur la terre. Mais, ajouta-t-elle, Dieu ne voulait pas qu'il en soit ainsi, et Il a dirigé cet amour filial si grand qu'Il avait mis dans mon cœur vers notre vénérée Mère Fondatrice ”.

Sa crainte alors est aussi de n'avoir plus jamais auprès d'elle quelqu'un pour lui dire la vérité sur elle-même, et pour stimuler son ardeur vers le bien.

Elle se sent seule, car c'est sur elle que comptent ses sœurs ; c'est elle qui doit remplacer auprès d'elles la mère disparue.

" Les heures désespérées sont les heures de Dieu ". La douleur était au foyer, mais Dieu préparait à ces pauvres endeuillées la consolation suprême... Il allait successivement les appeler toutes à Lui pour se donner à jamais à elles. Il allait les appeler à son champ pour semer et récolter les moissons. Il allait en faire de diligentes et inlassables ouvrières pour sa gloire... Il avait fait le vide dans leur cœur pour pouvoir le remplir royalement, divinement, veux-je dire. Il est un Dieu jaloux, et désireux d'un amour complet et exclusif. Il avait enlevé dans son ciel tous ceux qu'elles aimaient, afin qu'elles élevassent plus constamment leurs yeux vers le Paradis pour les y retrouver pour jamais dans son Amour !...

Vocation des quatre Sœurs.

Par un beau jour d'avril 1885, Marie de Geslin vint frapper à la porte du noviciat des Franciscaines Missionnaires de Marie, en Bretagne. Elle franchit avec joie le seuil de cette chère Maison des Châtelets

qui a vu entrer tant d'âmes avides de se consacrer au bon Dieu dans le service des pauvres et des malheureux, dans les pays de Missions.

Elle y retrouvait Anne de Geslin, Mère Marie de Sainte-Hélène, une de ses cousines qui, après une très brillante jeunesse, avait tout foulé aux pieds pour devenir l'épouse du divin Crucifié, et qui priait avec ardeur pour obtenir la même grâce aux quatre sœurs dont les aspirations étaient si élevées que pour les assouvir il ne fallait rien moins que de l'éternel.

Marthe, Jeanne et Hélène ayant vu à Paris la Très Révérende Mère Marie de la Passion, celle-ci les invita à venir en juillet à la prise d'habit de leur sœur Marie.

Hélène à peine âgée de vingt ans, restée très jeune, très enfant, recommanda à ses sœurs pendant le trajet de Paris en Bretagme de la ramener de force avec elles, au cas, pourtant bien improbable, où elle s'aviserait de vouloir rester au noviciat.

Mais, le Seigneur, l'Eternel Amant des cœurs purs, allait fondre sur cette âme comme un aigle ravisseur...

Ce fut le 9 juillet, à la Messe de prise d'habit de Marie. Hélène chantait après l'élévation l'*O*

Salutaris Hostia quand le Seigneur lui fit entendre son appel. Il fut si suave, si doux, si violent, si vainqueur, qu'un grand frisson la secoua tout entière, et que sa voix trembla. Elle put néanmoins achever son chant, et quand ses lèvres se turent, il s'en éleva de son âme un autre tout de joie et d'amour : l'hymne enthousiaste de la reconnaissance d'une âme qui se sent appelée à des destinées supérieures, et qui tout à coup en pénètre les splendeurs jusqu'alors insoupçonnées.

Le jour même, elle demandait à la Mère Fondatrice d'entrer au noviciat. Malgré leur étonnement ses sœurs se rendirent bien compte qu'il ne s'agissait pas là d'un caprice, mais d'un appel sérieux. A elles aussi, le Seigneur avait déjà parlé, mais elles n'osaient se l'avouer de crainte de se peiner mutuellement.

Pourtant, et surtout pour se conformer à la recommandation que l'enfant leur avait faite gaiement en cours de route, elles voulurent la ramener à Paris, et elles lui demandèrent un an de réflexion. C'est alors que la Révérende Mère de la Passion leur dit cette parole profonde que devraient méditer tous ceux qui, sous couleur d'éprouver une vocation,

veulent lui imposer des délais : " Quand on ne fait pas attendre Jésus, Lui non plus ne fait pas attendre sa grâce. Vous ramènerez Hélène dans un an, dites-vous ? mais qui vous dit qu'elle aura encore toute la fraîcheur de sa vocation, de ce sacrifice fait au premier appel de Jésus ? "

Marthe et Jeanne se soumirent, se rappelant que le sacrifice du [illegible] est agréable au Seigneur, et ce Dieu d'amour qui récompense tout ce que l'on fait pour Lui, jusqu'à un verre d'eau donné en son Nom, les appela, elles aussi, à son service.

Ce fut d'abord Jeanne qui s'en ouvrit à la Très Révérende Mère Générale et la pria de la recevoir au nombre de ses filles. Elle venait de sentir germer dans son cœur un amour filial à toute épreuve pour celle qui allait devenir sa mère dans le Christ, et dans un coup d'œil, la Mère Fondatrice avait compris tout ce que l'âme de Jeanne renfermait de volonté. de décision et de richesses, elle avait deviné ce qu'elle serait pour elle et pour son Institut.

Quant à Marthe, son humble défiance d'elle-même l'empêchait de manifester son désir de suivre ses sœurs. La Mère de la Passion, comme elle l'a elle-même raconté un jour, lui dit :

" — Marthe, vous voulez être à Dieu depuis longtemps ?

— Oui, ma Mère !

— Vous n'en avez pas parlé, parce qu'étant l'aînée, vous avez pensé que vous étiez nécessaire à vos sœurs, surtout après la mort de votre mère.

— Oui, ma Mère.

— Eh bien, maintenant qu'elles entrent toutes trois au postulat, vous pouvez entrer aussi.

— Oui, ma Mère ".

C'était l'acquiescement, et ce fut son bonheur, comme c'était déjà celui de ses trois sœurs. C'était l'appel irrésistible du Seigneur, celui qui s'était fait entendre jadis aux Apôtres sur les rives du Lac de Génésareth.

Ils avaient " tout quitté " pour suivre le Divin Maître, et Lui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Les nouvelles postulantes quittaient tout pour suivre Jésus. Elles aussi, ne devaient pas trouver à la suite les douceurs du monde, mais elles allaient savourer profondément l'ivresse des renoncements.

Le noviciat était d'une pauvreté extrême, de cette pauvreté toujours féconde dans l'Eglise en



JEANNE DE GESLIN DE BOURGOGNE
1883

fruits de salut et de bénédictions. Elles devenaient vraiment les dignes Filles du Poverello d'Assise, et cela avec joie, sachant bien que les Franciscaines Missionnaires de Marie manqueraient à leur vocation, si elles ne se faisaient pas semblables à leur Père vénéré.

Rigoureusement pauvres pour elles-mêmes, se refusant joyeusement tout ce qui n'est pas l'indispensable, elles sont pour toutes les misères d'une charité immense, et aucun pauvre de corps ou d'âme n'a jamais frappé en vain à leur porte. Elles donnent ce qu'elles ont; elles le partagent avec les misérables; que dis-je elles partagent ! souvent elles se privent du nécessaire pour le leur donner. C'est à la sueur de leur front qu'elles gagnent leur pain et celui de leurs protégés dans le labeur le plus intense qu'il soit possible d'imaginer.

De son regard profond, la Fondatrice avait discerné dans l'âme de Jeanne l'appel du Seigneur, et une humble petite sœur l'avait aussi vu dans sa simplicité.

Sœur Marie de Saint-Ignace, qui avait souvent remarqué à Saint-Brieuc la piété des jeunes filles quand elles venaient y voir leur tante, désirait qu'el-

3

les vinssent à l'Institut, aussi lorsque Jeanne arriva aux Châtelets, comme elle terminait une paire de beaux souliers blancs, elle lui avait dit dans sa naïveté : " Ils seront pour vous, Mademoiselle Jeanne ! "

Quand le 14 juillet, en la fête de saint Bonaventure, la bonne Sœur vit la Mère de la Passion amener au réfectoire les nouvelles postulantes, elle courut chercher les souliers et les apporta en criant : " Je vous avais bien dit, Mademoiselle Jeanne, qu'ils seraient pour vous ! "

Marthe et Jeanne devant retourner à Paris pour le règlement de diverses affaires, il fut décidé qu'elles se rendraient en automne à Rome pour y faire leur postulat.

Hélène, restée aux Châtelets avec Marie, prit l'habit le 15 octobre suivant. Jeanne et Marthe n'étaient rentrées que de fait dans le monde ; d'esprit, de cœur et d'âme elles restaient au noviciat; aussi activèrent-elles toutes choses, afin d'y pouvoir entrer réellement le plus tôt possible.

C'est dans la joie pure et austère du sacrifice qu'elles dépouillèrent le cher petit nid de famille de tout ce qui en faisait le charme, en mettant de côté

tout ce qui pouvait être utile pour les autels du Seigneur.

Le 12 octobre, elles arrivent à Rome, à Sainte-Hélène de la Via Giusti, ce délicieux Paradis franciscain où Mère de la Passion formait elle-même ses Filles à la vie religieuse.

Elles reçurent la bénédiction du successeur de saint François, de ce Révérendissime Père Bernardin de Portogruaro, Ministre Général des Frères Mineurs " dont les conseils éclairés, la haute prudence et la vertu universellement reconnue aidèrent puissamment l'Institut naissant dans les cruelles épreuves qu'il eut à traverser ".

Dès les commencements de son Postulat, Jeanne eut la grâce de la direction du Très Révérend Père Raphaël d'Aurillac qui, après avoir conduit vers Dieu les premiers pas de sa vie religieuse, devait, bien des années plus tard, l'introduire en Paradis.

Questionnée sur cette époque de sa vie, Mère de la Rédemption, qui n'aimait pas à parler d'elle-même, répondit simplement :

" En commençant, Marthe était dépensière, et moi réfectorière... Mais pendant mon noviciat, je n'avais même pas de charge ; j'étais *bouche-trou*, "

et elle accentuait ce mot comme lui convenant très bien. " On me mettait un peu partout. Du premier jour, nous avons cessé, Marthe et moi, de nous tutoyer. Nous n'avons jamais parlé ensemble, puisque nous savions qu'il fallait garder le silence ; nous n'aurions pu le faire ".

Remarquons que le réfectoire et la dépense se touchaient.

Elle mourait à elle-même en toute occasion pour faire avec beaucoup d'amour le bon plaisir de Jésus et de Marie. Elle eut pu dire comme la Révérende Mère Marie de la Passion : " Le ciel est mon pays ; je veux en garder partout la langue et les usages ! "

Les deux sœurs passèrent leurs mois de postulat dans le recueillement et la prière, avec de très rares pèlerinages. Une fois durant la Semaine Sainte, elles se rendirent à Saint-Pierre pour y vénérer les grandes reliques, et une fois, elles allèrent à Saint-Philippe de Néri.

Le 11 mars 1885, Mère de la Passion quitta Rome pour aller faire la fondation de Marseille, et quelques jours plus tard, elle y appela les deux sœurs. C'était tout-à-fait les débuts de la Maison Saint-Raphaël La Mère Générale s'occupait de tout,

même de la cuisine, et Jeanne faisait les courses. On travaillait sous le regard de Notre-Dame de la Garde dont la statue domine le jardin, du haut de la colline, et le 6 mai, l'installation à peine terminée, Mère Générale partit avec ses deux postulantes pour les Châtelets où les quatre sœurs se trouvèrent réunies.

Un portrait de Jeanne fait à cette époque nous la montre grave, paisible, d'une idéale douceur. Ses cheveux nimbent modestement son front serein, et forment de lourdes tresses. Elles tombèrent le 20 mai suivant, à la cérémonie de vêture qui eut lieu dans la petite chapelle si pieuse, si recueillie, dans l'éloignement de tous les bruits du monde.

La novice reçut en ce jour le nom de Marie de la Rédemption. Mère de la Passion prophétisait en le lui donnant, car la nouvelle religieuse devait travailler toute sa vie avec un zèle indomptable à la rédemption des âmes. Pour elles, comme Jésus, et en suivant la trace de ses pas, elle devait souffrir et mourir.

Peu de choses à dire de son noviciat comme de de son postulat, car toutes ses actions accomplies sous le regard du Maître n'étaient, pour la plupart,

connues que de Lui seul. Elle rend déjà de grands services à l'Institut. Sa vertu rayonne dans la plus parfaite humilité. Souvent elle va à la quête ; elle est organiste et ses pieuses mélodies facilitent l'élévation des âmes vers Dieu.

Pénétrée de l'esprit de l'Institut, formée à la vie religieuse par la Fondatrice, elle a la maturité d'une ancienne professe, et plusieurs fois, la Supérieure se fait remplacer par elle pour commenter la Règle et les Constitutions au noviciat.

C'est à cette époque que, la voyant passer, un jour, dans un couloir, tout près d'elle, la Révérende Mère Fondatrice dit à la Mère Marie Emmanuel, la Maîtresse des Novices, d'un accent profond et tendre :

“ Regardez, Marie Emmanuel,... voilà celle qui me succèdera !... ”

Le 2 août 1886, les quatre sœurs prononcèrent leurs premiers vœux devant le Très Révérend Père Raphaël et la Mère Marie de la Passion.

Supériorat.

Le lendemain même, la Mère de la Passion nommait Mère de la Rédemption Supérieure et Maîtresse

des novices. C'était une lourde charge, mais la jeune religieuse était une âme d'une admirable obéissance. Elle en était si passionnée qu'elle disait : " Si j'avais un mur devant moi, et que notre Mère me dise de passer, je passerais ".

Voici donc Mère Marie de la Rédemption Supérieure, et chargée dès son entrée dans la vie religieuse de grandes responsabilités. Jusqu'à la fin de sa vie elles ne feront que croître, en devenant de jour en jour plus crucifiantes.

Son esprit surnaturel était si grand que toujours c'est à Jésus, et à Lui seul que ses Filles se sentiront obéir.

Energique, bonne, intelligente, elle stimulait le bien, et savait étouffer les moindres germes du mal.

" Les âmes sont comme les plantes, écrira-t-elle un jour, à une Supérieure, il faut les soigner, les abriter au début, et les exposer ensuite au soleil du travail pour les juger, tout en les fortifiant ".

Jamais elle ne laissait passer une occasion de faire le bien, d'aider une âme. Sa générosité et son renoncement lui permettaient de donner ce conseil à ses enfants : " Chacune doit chercher ce qui lui coûte davantage pour faire un gros sacrifice ! "

Elle est en correspondance très suivie avec la Révérende Mère Fondatrice. En tout elle s'efface devant elle ; c'est à elle qu'elle fait penser, elle qu'elle fait aimer. Lui soumettant tout, elle n'agit que par obéissance, et ce lui est un supplice quand l'éloignement l'oblige de prendre une décision sans avoir pu la consulter ; elle n'est tranquille que lorsqu'elle a enfin reçu son approbation.

" Qu'une âme ne vous quitte jamais sans être apaisée ", dira-t-elle plus tard, et personne mieux qu'elle ne mit cette parole en pratique. Elle savait communiquer à celles qui l'approchaient sa force faite de bonté, de douceur et de paix.

D'une santé peu robuste, elle ne s'épargnait jamais, ne se plaignait pas, " parce que dans les plaintes il y a toujours plus ou moins d'idolâtrie de nous-mêmes ". Elle était partout constamment la première afin de donner l'exemple.

Tout, dans la nature aussi bien que dans la religion, facilitait sa marche vers Dieu ; elle initiait ses Filles à trouver en toutes choses, et en toutes circonstances la leçon céleste, et à en avoir l'intelligence.

" La sainteté, disait-elle, est dans le mépris de soi le plus absolu ". Elle se méprisait, se comptait

pour rien ; elle n'avait qu'un désir, appartenir de plus en plus à Dieu, et " propager son règne au prix de n'importe quel travail ".

Stimulant le labeur des novices, Mère de la Rédemption savait les distraire par de bonnes récréations. Parfois, elle leur faisait prendre leur repas dehors sur la mousse. Du pain, des pommes de terre, de l'eau, en faisaient tous les frais ; noisetiers et ronces donnaient leurs fruits pour le dessert. C'était à la fois franciscain et missionnaire.

Ce furent de douces années que celles du Supériorat de Mère Marie de la Rédemption. Ses Filles rivalisaient de régularité, de piété, de dévotion. Un esprit très large et très surnaturel planait sur toutes, et toutes s'empressaient de gravir le chemin de la perfection.

Chaque samedi, elle faisait le Catéchisme et expliquait l'Evangile avec beaucoup de précision.

Elle guidait tous les travaux ; elle était au courant de tout. Elle donnait partout l'exemple, et charmait toutes les récréations, car elle contait admirablement. Sa bienveillance était exquise et, par une permission spéciale de la Providence, elle avait le talent de comprendre les postulantes qui igno-

raient le français et de s'en faire comprendre.

Elle obtenait énormément des âmes par sa tendresse ferme et douce. Lui refusait-on quelque chose, elle disait avec une telle onction et une si grande persuasion : " Voyons, pourquoi êtes-vous venue ici ? Est-ce pour faire la volonté du bon Dieu ou la vôtre ?" que toute résistance tombait.

Son regard avait une puissance extraordinaire. Il suffisait aux postulantes de le sentir sur elles, de le rencontrer pour être encouragées à tous les sacrifices. Tout ce qui n'était pas parfait, pas bien même, lui était souffrance, et elle faisait partager cette délicatesse de conscience à ses Novices.

Son culte pour la très sainte Eucharistie était profond ; c'est à elle qu'allait sa première dévotion. Elle parlait d'une manière émouvante du bonheur incompréhensible de recevoir Notre-Seigneur dans le sacrement de son Amour. Elle recommandait aux religieuses pour leurs adorations de s'approcher le plus près possible de l'autel.

Elle avait le don de pacifier les âmes. L'une d'elles lui confiait-elle qu'elle craignait de n'avoir aucun mérite dans la vie religieuse, parce qu'aucune observance ne lui répugnait, elle répondait avec son

bienveillant sourire : " Le bon Dieu seul peut juger notre amour et les mérites de chaque âme, parce que Lui seul peut mesurer notre bonne volonté et les efforts que nous faisons pour Lui plaire ".

La joie franciscaine régnait au cher noviciat. C'était la paix du Seigneur promise aux âmes de bonne volonté ; joie et paix qui peuvent très bien voisiner avec la croix. Mère Marie de la Rédemption eut en effet beaucoup à souffrir de la mort de deux sujets d'élite qui donnaient les plus belles espérances. Son cœur saignait ; elle priait, et malgré son abandon elle craignait de manquer de résignation, aussi écrivait-elle à la Révérende Mère Fondatrice : " Malheureusement, j'accepte la croix dans un moment et je gémis dans un autre. Chaque jour, je puis mieux constater ma misère, ce qui n'est pas une petite épreuve ".

Et plus loin : " Encore, si je savais prier ; mais c'est quand on a le plus besoin de se recueillir qu'il est difficile d'aller au bon Dieu. Il voit ma souffrance ; c'est tout ce que je puis dire ".

Bientôt l'antique manoir des Châtelets devint trop petit pour l'affluence des novices. Il fallut construire. Le premier coup de pioche fut donné le 19

mars 1887 ; la bénédiction de la première pierre eut lieu le 2 août, et le 9 septembre 1889, cent cellules s'ouvraient pour les nouvelles Missionnaires.

C'était une grande œuvre terminée ; l'avenir du noviciat se trouvait assuré, mais que de peines, de souffrances, de démarches pour la Révérende Mère de la Rédemption qui avait tout dirigé et pourvu à tout.

Sa charité lui donnait une activité extraordinaire ; tout en ne négligeant aucun devoir de sa charge, elle savait s'occuper de tous, religieuses, probanistes, agrégées, tertiaires, personnes du monde en visite ou de passage, ouvriers, exploitation agricole et œuvres.

" Elle agissait dans l'amour de Jésus, et tout le noviciat obéissait par amour ".

Elle savait inspirer à ses Filles sa grande générosité. Celles-ci voulaient-elles demander des grâces de choix, elle leur conseillait de prier pour obtenir :

L'amour de Dieu.

Le mépris de soi-même.

L'amour de la souffrance.

Comme elle appréciait cette dernière !...Elle dira un jour : " La souffrance est une grâce supérieu-

re à toutes les autres parce que, bien supportée, elle nous rapproche de Dieu, éclaire notre âme en la mettant dans la vérité, et la vérité conduira toujours l'âme fidèle à l'amour ".

Elle faisait chercher la sainteté dans la pratique de la pauvreté et dans la soumission.

Les Châtelets et leur ferveur étaient la grande consolation de la Très Révérende Mère Fondatrice. Au commencement, elle y venait souvent ; puis, le travail augmentant, ils n'eurent plus sa visite qu'une fois par an, et c'est là qu'un matin, étant arrivée à l'improviste à l'Oratoire, où Mère [illegible] la Rédemption présidait les prières, elle se [illegible]ablement aux religieuses, et reçut ainsi la bénédiction de la Supérieure dont la confusion fut grande lorsqu'elle s'en aperçut.

Le 20 juillet 1889, la Mère Marie de la Rédemption prononça ses vœux perpétuels avec deux de ses sœurs. Ce fut une très belle cérémonie, avec la profession ou prise d'habit de quarante religieuses ou postulantes.

Personne n'a mieux compris et mieux goûté qu'elle le bonheur et la grâce de la vie religieuse.

Plus tard, elle dira à une de ses Filles, à la veille de ses vœux perpétuels :

" La paix de victime d'une Franciscaine Missionnaire de Marie, c'est le sacrifice. Plus le sacrifice est grand, plus la paix est profonde. Quelle grâce que notre vocation ! Toutes les religieuses ont des grâces, mais nous !...Un esprit unique, une Supérieure Générale, des changements de lieux, de maisons, de charges, des départs pour les Missions qui détachent et élargissent constamment ; notre cercle devient toujours de plus en plus grand ".

Au lendemain de ses premiers vœux, Mère de la Rédemption avait été nommée Supérieure ; le soir même de ses vœux perpétuels, elle est mise à tête de la Province du Sacré-Cœur comprenant l'Angleterre et le nord de la France ; mais pendant plusieurs années, elle aura encore sa résidence aux Châtelets.

Au mois d'août, nous la trouvons en Belgique au début de la fondation d'Anvers ; elle y fait la quête. Des notes de cette époque nous la montrent intéressant tout le monde par ses charmants récits de Missions, et tous, jusqu'aux pauvres, aimaient à lui donner, les uns de leur superflu, les autres de leur

nécessaire pour aider les Missionnaires dans leur apostolat.

Elle acceptait tout avec la plus vive reconnaissance ; pour tous elle avait un mot du cœur. La Mère Fondatrice, alors à Anvers, rivalisait avec elle pour préparer avec ardeur la maison de ses Filles. Ensemble elles remplissaient les paillasses, elles préparaient les repas, et trouvaient encore le temps d'aller balayer l'église paroissiale.

Mère de la Rédemption sera dorénavant partout où il y aura une décision grave à prendre pour l'Institut. Elle est à Rome pour la Congrégation Générale, en septembre 1890, en qualité de Provinciale, puis elle fait avec la vénérée Fondatrice et les autres membres du Chapitre un pèlerinage à Assise avant de revenir en France.

Mère de la Rédemption avait une prédilection toute particulière pour la pauvre maison de Paris, de la rue de l'Ebre, où dans les débuts on se nourrissait de vieilles croûtes de pain que l'on faisait tremper quand elles étaient trop dures. C'était un vrai champ de Mission, car tout était à l'avenant, mais aussi que de consolations, que d'âmes sauvées du mal et ramenées à Dieu !

C'étaient des enfants, des adultes baptisés, des mariages réhabilités, des premières communions, des confirmations reçues, des mourants remis en grâce avec le bon Dieu. Mère de la Rédemption y eut le grand bonheur d'administrer le saint baptême à un petit bébé agonisant. Son âme si p[illegible] avait une compassion immense pour les pécheurs qu'elle accueillait avec une telle bonté qu'ils reprenaient confiance en Dieu et en eux-mêmes.

En 1894, il y eut dans cette maison du quartier de la Glacière soixante-cinq baptêmes d'enfants — trente d'adultes — soixante-quinze premières communions d'enfants — dix-huit de retardataires — vingt-six unions régularisées, et douze retours à Dieu. On secourait [illegible]ents enfants ou vieillards ; le catéchisme était enseigné à cinq cents enfants, et plus de soixante-dix bébés étaient gardés pendant que leurs mères allaient au travail. N'était-ce pas une belle récompense pour tant de privations et de souffrances ?... et bientôt un patronage vint se joindre aux autres œuvres existantes.

Parmi les religieuses se trouvaient alors deux futures martyres de Chine, de 1900.

En 1896, les œuvres de la rue de l'Ebre furent

transférées dans le bel et vaste immeuble de l'Impasse Reille. En même temps s'élevait la maison de Vanves qui devait former tant de religieuses aux travaux dans lesquels elles excellent. On ne tarda pas à y installer une imprimerie, une typographie, des ateliers de travail et de broderie, car Maman Passion[1] voulait que ses Filles fussent à même d'enseigner partout les travaux féminins, et de gagner à la sueur de leur front leur pain et celui des œuvres missionnaires.

La bénédiction de ce nouveau couvent eut lieu le 13 juin 1893.

" Pour tout mettre en train, Mère de la Rédemption avait montré une patience à toute épreuve et fait des actes simplement héroïques ". Portant le poids du jour et de la chaleur, elle allait par tous les temps chercher le placement des travaux, et elle ne comptait plus les humiliations qu'elle recevait avec son inaltérable douceur. Immense a été son labeur pour mettre les ateliers sur pied, pour former les compositrices, les typographes, les photographes, etc., etc.

1. Nom que ses filles donnaient tendrement à la Mère Fondatrice comme une charmante expression de leur amour filial et de sa maternelle bonté.

4

Le 12 mars 1893, elle arrivait à Rome et la Fondatrice pouvait dire de sa chère Rédemption : " Je prie mes filles d'imiter son oubli d'elle-même. Elle fait si peu de bruit, et quand j'ai besoin d'elle, jamais elle ne recule ". Là, comme à Paris, toutes la sentaient remplie du bon Dieu, et n'ayant qu'un désir : Le faire connaître et aimer, le donner davantage aux âmes. " On ne sentait aucunement en elle la nature ". Tout respirait et prêchait l'amour de Dieu ; ses vertus caractéristiques étaient sa grande humilité et son amour des âmes.

Elle écrivait aux novices des Châtelets avec une délicieuse simplicité : " L'humilité est le secret, la pratique de l'amour. Demandez au bon Dieu que je sache le comprendre et le pratiquer."

" Pour supporter la souffrance, il faut se mépriser ", disait-elle encore, et ce qu'elle conseillait, elle le mettait en pratique. Sa générosité, malgré le dénuement de ses maisons, était admirable ; non seulement, elle se dépouillait du linge, de ce qu'elle possédait, mais encore elle donnait de bon cœur les sujets qui lui étaient le plus utile.

Jamais elle ne comptait avec ses peines ni avec ses fatigues, allant, venant dès qu'il y avait nécessité,

ou même simplement utilité, pour venir en aide à sa Supérieure Générale à laquelle elle aplanissait le plus qu'elle pouvait toutes les difficultés. Elle se dévouait avec le même cœur aux plus humbles sujets de son Institut, et on la voyait présider les repas d'une pauvre religieuse qui n'avait pas d'appétit. Elle la servait elle-même et restait auprès d'elle pour voir si elle mangeait bien.

Aux Châtelets, Mère de la Rédemption prépara aussi des ateliers ; elle y installa le tissage des étoffes de laine et de coton pour les vêtements des religieuses, la cordonnerie, tricotage de bas et de jupons.

On peignait, on brodait ; on assurait par ces travaux l'existence des Missions, car s'imagine-t-on les frais imposés par les fondations et même ceux des voyages, dans un Institut comme celui-là ?

Mère de la Rédemption va alors visiter les probanistes en Angleterre, et plus tard elle arrive en Belgique pour fonder la Maison de Gooreind, destinée avec son vaste domaine à initier les futures Missionnaires aux diverses cultures et à la fabrication des conserves. Le 5 avril 1895, la première Messe y était dite. Peu après les cérémonies de la Semaine

Sainte y eurent lieu très religieusement dans ce beau cadre de campagne et de verdure.

Tout cela n'allait pas sans peine et la pauvre Mère écrivait dans son carnet : " Dieu permet que nous rencontrions de temps en temps la souffrance, parce qu'elle nous force à aller à Lui pour Lui dire notre impuissance et la nécessité où nous sommes de son secours ".

Au milieu de ces travaux, Mère de la Rédemption a la douleur d'apprendre la grave maladie de sa chère sœur Marthe, Mère Marie de Sainte-Anne, qui ne devait pas tarder à partir pour le ciel. Elle note dans son carnet : " En revenant d'Anvers, je trouve une lettre de Mère Vicaire me disant que Sainte-Anne est plus malade :

Cœur de Jésus, aidez-la !
Cœur de Jésus, gardez-la !
Cœur de Jésus, guérissez-la !

et le lendemain, elle écrit simplement : " Une lettre de Mère Sainte-Thérèse nous apprend que notre bien aimée Mère Marie de Sainte-Anne est au ciel ! "...

L'Assistante Générale.

Le 29 juillet 1895, Mère Marie de la Rédemption

fut nommée Assistante Générale, elle prit en même temps à Rome, les charges de Secrétaire Générale et de Maîtresse des novices ; l'Institut comptait alors vingt-neuf maisons répandues en Europe, en Asie, en Amérique. Elle avait toujours été l'appui dévoué et l'aide vigilante de la Mère Fondatrice ; elle mit encore davantage, si c'était possible, le meilleur de son cœur, de son âme, de tout son être, sa grande intelligence et son énorme facilité de travail au service de Dieu et de l'apostolat. Elle se plaisait à dire qu'on ne devait pas vivre pour la jouissance, mais pour l'éternité. Toutes ses actions étaient faites en vue de Dieu dans la plus grande pureté d'intention. C'est ce qui, en donnant une si large fécondité à sa vie, lui assurait une si grande maîtrise des âmes. Elle savait leur inspirer l'amour de la souffrance ; elle voulait que leur foi, leur espérance et leur charité obtinssent à la terre la miséricorde divine. Elle éclairait les autres," non comme un Maître ou un Juge, mais comme un compagnon d'infortune qui aide à soulever un fardeau qu'il connaît bien, parce qu'il est plus expérimenté et que lui-même peut éprouver ou a éprouvé de semblables fatigues."

A Rome sa cellule, appelée par les novices l'*entrée du Paradis*, était voisine du bureau de la Révérende Mère de la Passion, et continuellement on entendait dans la bouche de la Fondatrice cet appel : *Rédemption*, et l'Assistante était auprès de la Mère Générale avant que la dernière syllabe de son nom fut prononcée, et cela quelles que fussent ses occupations.

Passionnée de pauvreté, elle disait comme saint François qu'il fallait se réjouir lorsque l'on manquait de quelque chose.

Elle avait une grande dévotion au Chemin de la Croix.

Avec un oubli complet d'elle-même, elle cherchait à se mettre entre la Révérende Mère de la Passion et la souffrance, mais si elle parvenait à lui amortir les chocs, elle ne les ressentait elle-même que plus vivement.

" Elle travaillait, comme elle le conseillait d'expérience aux autres, pour Dieu, son regard fixé sur Lui et pour elle tout le reste n'existait pas, n'était rien ".

Comme Econome Générale, elle eut à traiter beaucoup d'affaires : grande épreuve pour une âme qui, en se donnant à Dieu, espérait n'avoir plus qu'à

s'occuper directement de Lui. C'était pour elle une souffrance, mais comme elle le disait : " Pourvu que le bon Dieu nous fasse souffrir pour sa gloire, nous devons nous déclarer contentes ", et elle l'était en effet. Elle était du reste très habile à dénouer les situations difficiles.

Chacune de ses années si remplies d'occupations, sera désormais marquée par des œuvres importantes et spéciales. C'est ainsi qu'en 1896, nous la voyons à Anvers, embarquer les religieuses qui partent pour le Congo.

En 1897, les tribulations sont grandes. La Mère Fondatrice souffre et peut écrire : " Il est certain que la pauvre Mère de la Rédemption et moi, nous sommes les premières victimes, et toutes devraient demander la patience pour nous, car vraiment, il la faut grande ! "

La Mère de la Rédemption savait " posséder son âme dans la paix " et conserver en toutes circonstances le même calme et la même sérénité que rien ne pouvait ébranler, car ils avaient leur principe en Dieu. Elle avait l'humilité qui accepte tout, l'amour qui donne tout ; " elle recevait la souffrance avec bonne volonté, avec joie ; elle prenait et

voulait la croix telle que Jésus la lu présentait ".

1898 fut une année de grand et saint labeur, Mère de la Rédemption ne quitta presque pas la Révérende Mère de la Passion. C'étaient des jours de prière et de travail intense, avec les parloirs, les sorties que nécessitait le merveilleux développement de l'Institut.

En mai, elle eut la joie de voir à l'Exposition de Turin de petites Indiennes formées au travail et à la vie chrétienne par les Franciscaines Missionnaires de Marie des Indes. La fin de l'année et le commencement de la suivante furent marqués par la bénédiction et l'inauguration de la belle chapelle de la Maison Sainte-Hélène de Rome.

En 1900, Mère de la Rédemption accompagne Mère de la Passion en Espagne, pour y ouvrir une première maison qui devait servir de noviciat. La laissant seule à Pampelune pour tout organiser, la Mère Générale avait dit à ses filles : " Adressez-vous à Mère de la Rédemption, et obéissez-lui comme à moi-même ; c'est la même chose. "

Il fallait tout créer, et chercher un logement. Quand, brisée de fatigue, elle rentrait harassée le soir, c'est souriante et bonne qu'elle venait en aide à la

cuisinière inexpérimentée. Elle, dont les préoccupations étaient si élevées, apprenait simplement à ses Filles à éplucher les choux leur recommandant d'enlever les vieilles côtes, les parties trop dures qui eussent pu fatiguer l'estomac, et elle leur montrait que ce n'était pas manquer à la pauvreté. Combien il est touchant de voir ces humbles leçons de cuisine données par cette femme si distinguée, si intelligente, si cultivée, qui faisait l'admiration même des hautes personnalités anticléricales qu'il lui fallut souvent approcher au moment des lois contre les Congrégations religieuses ! Elle apportait dans ces visites la même simplicité. Elle faisait le signe de la croix avant d'entrer, puis elle parlait avec conviction, et ceux que des opinions si diverses séparaient d'elle par un infranchissable fossé, étaient conquis par sa franchise, sa loyauté sans détour ; après l'avoir accueillie avec respect et courtoisie, ils lui donnèrent en plusieurs occasions un appui sincère et dévoué.

C'est en 1900 qu'arriva à Rome, le 22 septembre, la nouvelle du martyre des Franciscaines Missionnaires de Marie de Taï-uien-fou. Très aimée des sept martyres, Mère de la Rédemption était en relation suivie avec deux d'entr'elles qui avaient été ses novi-

ces. Ce fut une douleur, une joie et un honneur pour l'Institut ; un déchirement pour la Mère Fondatrice, mais une gloire aussi, car ce martyre mettait le sceau à son œuvre.

En 1904, Mère de la Rédemption accompagne la Très Révérende Mère Générale dans ses Visites à ses maisons d'Espagne, de Portugal et de France. Elle s'occupe avec elle de questions et d'œuvres sociales ayant pour but de relever le salaire féminin, dont elle multiplie les centres en leur créant des débouchés. Restée en France pour le règlement de différentes affaires, elle reçoit, le 15 novembre, un télégramme qui lui brise le cœur :

" Mère est très mal, venez ! "

Elle part précipitamment, et arrive à San Remo, la nouvelle et dernière fondation de la Révérende Mère de la Passion, pour apprendre que celle-ci n'est plus... qu'elle s'en est allée, la veille, recevoir la récompense d'une vie entièrement consacrée au bien, à l'Eglise et aux âmes.

A la gare, au premier moment, aucune parole ne fut prononcée, mais la religieuse envoyée au-devant de la Mère de la Rédemption, lui ayant remis entre les mains le crucifix qui avait reçu le dernier baiser

de la Fondatrice, elle comprit la vérité. Ce crucifix était un symbole et une réalité : la croix passait des mains de la Révérende Mère de la Passion dans les siennes.

Son premier cri fut un cri d'humilité : " Oh, Mère, je n'étais pas là ; je n'en étais pas digne ! . . " Admirable parole dans la bouche de celle qui avait toujours été pour sa Mère la fille la plus aimante, la plus dévouée, sa consolation et son espérance.

Le cœur de Mère de la Rédemption, qui avait été si douloureusement frappé au moment de la mort de Madame de Geslin, fut broyé de la même douleur sans nom. C'était une souffrance de tous les instants et de toutes les minutes endurée silencieusement. Aux yeux de tous, elle était encore plus douce, plus suave !. . .

" Notre grand but dans l'Institut, disait-elle en ces jours, est de faire aimer, de cultiver ce que notre Mère a planté dans les âmes, les œuvres !. . ."

Dieu permit qu'elle éprouvât alors une ineffable consolation : " Ne pleurez plus, dit-elle à une religieuse, moi je ne pleurerai plus. Mère m'a dit de ne plus pleurer. Elle a parlé à mon âme si clairement, si distinctement ; elle m'a dit : maintenant que je

suis morte, ce n'est plus sur la terre qu'il faut me chercher, mais au ciel, et nous devons la chercher là-haut à présent, et non plus nous désoler ".

Héroïquement, et refoulant ses larmes, elle continua le bien commencé pour plaire au bon Dieu et à Maman Passion.

Le 27 mai suivant, au Chapitre tenu à Rome, elle fut élue Supérieure Générale à l'unanimité.

La Supérieure Générale.

" La croix déposée sur mes épaules est bien lourde, dira-t-elle quelques jours plus tard ; je l'accepte cependant suppliant le Divin Maître de me donner la force de la porter vaillamment, et de gravir le Calvaire à la suite de notre Mère bien-aimée, redisant comme elle et avec Marie : " Voici la Servante du Seigneur ! "

La première bénédiction reçue par elle fut celle du Très Révérend Père Raphaël.

Puis, elle alla se prosterner aux pieds de Sa Sainteté qui lui recommanda d'être comme la Mère Fondatrice, " une vraie Mère pour chacune de ses Filles, et de les conduire dans le chemin du ciel en veil-

lant à l'observance des Règles, des Constitutions et des Coutumiers ".

Elle écrivait alors à ses Filles : " Je suis bien petite, bien pauvre, bien misérable, mais telle que je suis, je me donne à vous. Demandez à Dieu que je sois l'instrument de son amour pour chacune de vos âmes, et que l'esprit de notre Mère bien-aimée revive en celle qui bien indigne vous bénit, et se dit

Votre Mère et servante dévouée

en J. M. J. et N. P. S. F. "

La charge était accablante ; le labeur écrasant, mais qui mieux qu'elle eût pu diriger l'Institut suivant l'esprit de la Mère Fondatrice ? qui pouvait mieux qu'elle lui faire réaliser les désirs de la Mère vénérée qui, dès les jours de son noviciat, l'avait désignée comme devant lui succéder ?

Continuer le travail dans l'oubli et l'humilité eût été le rêve de Mère de la Rédemption, mais elle qui disait " qu'il ne faut demander ni de mourir, ni de vivre, mais de faire toujours le bon plaisir divin, coûte que coûte, et ne refuser aucune souffrance envoyée par Jésus " reçut cette croix avec la joie surnaturelle de l'abandon à la sainte Volonté de Dieu.

Sa vie toujours si pleine, si active le devint encore

davantage. On a peine à penser, à comprendre qu'une longue existence ait pu suffire à une tâche aussi considérable, et la sienne devait être si courte... Elle se fait de plus en plus toute à tous pour conduire toutes les âmes à Notre-Seigneur.

Dès la première année, elle visite en trois mois de trente à trente-cinq maisons ; presque toutes celles d'Europe la reçoivent. Elle eût voulu voir toutes celles de l'Institut, sous tous les cieux et toutes les latitudes, car aucune fatigue ne la faisait hésiter devant ce qu'elle regardait comme un devoir. Ses occupations écrasantes et sa santé l'empêchèrent de réaliser son dessein, mais jusqu'à la fin de sa vie, bien des maisons d'Europe la verront chaque année pendant quelques jours au milieu d'elles.

Elle ne put traverser les mers et porter la joie de sa présence dans les contrées lointaines, mais elle y était par son cœur et son âme. Elle en connaissait tous les sujets, leurs épreuves et leurs aptitudes ; elle en stimulait tous les travaux ; elle en était l'âme. Elle était lumière et flamme. " Nos armes, écrivait-elle alors, sont une foi vive, une ferme espérance, une charité ardente. Dans ce siècle obscurci par l'incrédulité, oublieux de l'éternité et refroidi par l'égoïsme

général, appor[illegible] chacune dans notre petite sphère la lumière de notre foi, la consolation de notre espérance, la vie de notre charité ".

Dès les premiers jours de son généralat, elle fut soutenue et encouragée par Sa Sainteté Pie X qui l'avait en très particulière estime. Fille obéissante, dévouée et passionnée de l'Eglise, elle eut le bonheur, toutes les fois qu'il lui fallait prendre une détermination sérieuse, de pouvoir la soumettre au Saint Père. Quand il avait parlé, rien ne l'arrêtait, et son courage lui faisait franchir tous les obstacles en apparence les plus infranchissables. La parole du Pape était son réconfort ; la volonté de Dieu, toujours si douce à son âme, lui était encore plus suave quand elle lui était manifestée par son Vicaire.

C'étaient chaque année de nouvelles fondations, de nombreux départs pour les Missions. Il fallait des ressources immenses pour travailler ainsi, mais la Mère, confiante en la Providence, ne calculait jamais. Elle cherchait le royaume de Dieu et sa justice ; elle savait que le reste lui serait donné par surcroît, et Dieu ne trompait pas son attente. Elle n'hésite pas, en 1905, à offrir au Gouvernement Français de se charger de la léproserie d'Ambohidra-

trimo, à Madagascar, qu'on laïcise et dont on expulse ses Filles, et de pourvoir sans subvention aux besoins des huit cents lépreux qui y sont hospitalisés. La lettre par laquelle elle parle de ce projet à ses Filles est admirable, c'est un cri de douleur à la vue des pauvres âmes qui ne seront plus consolées, en songeant aux corps qui ne seront plus soignés.

Au point de vue humain, c'était une folie, et pourtant c'est sagesse suprême que de s'abandonner ainsi aveuglément à la Providence. Mais, Augagneur vint à Madagascar, et l'accord fut rendu impossible.

Elle aimait la Pauvreté franciscaine : " Par le dépouillement, dit-elle, nous entrons dans la famille, l'intimité de Jésus, puisqu'il a dit : Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. Comme saint François a compris la vraie pauvreté ! Elle ne consiste pas seulement dans le sacrifice des biens terrestres. N'avoir rien, ne se servir pour son usage que d'objets sans valeur, c'est un premier pas ; ce n'est point pénible. La pauvreté c'est ce dépouillement intérieur qui laisse le bon Dieu libre d'agir dans notre âme, de prendre tout. Volonté, affections, jugement, amour-propre, consolations, rien ne nous appartient plus. La

pauvreté franciscaine met tout sous ses pieds ! "

Comprenant toute la valeur des âmes qui ont coûté le sang du Rédempteur, elle multiplie l'envoi de ses apôtres dans les pays de Missions.

1906 en voit partir cinquante-trois pour l'Amérique, le Congo, Ceylan, les Indes et la Chine.

L'année suivante est occupée par des fondations en Hollande et en Russie où les Franciscaines Missionnaires de Marie entrent avec leur costume blanc. Il y a trente-sept départs pour les Missions. Partout les œuvres prospèrent et s'étendent. Mère de la Rédemption envoie des religieuses jusqu'à Si-nganfou, l'ancienne ville impériale de Chine d'un million d'habitants.

1908 amène un labeur encore plus intense. La Mère Générale a la consolation de constater par elle-même le bien qui se fait partout. Elle en rend grâces à Dieu, et elle voudrait faire encore davantage. Elle visite beaucoup de ses Filles, les encourage. Elle va à Pétrograd en plein développement, à Constantinople où elle les trouve soignant les petits malades de l'Hôpital international pour les enfants de Chichli. Elle fait des fondations en Chine, au Japon, au Congo Portugais, au Mozambique, au Natal.

5

L'année se terminait avec une abondante gerbe d'œuvres, une belle moisson d'âmes, quand arriva l'épouvantable tremblement de terre de Messine et de la Calabre qui engloutit plus de cent mille personnes. La nouvelle en fut portée à la Via Giusti le 29 décembre, au lendemain de la fête des Saints Innocents qui, comme d'habitude avait été célébrée très gaiement au noviciat.

La Mère Générale avait deux maisons en Sicile ; celle de Messine et celle de Taormina. L'angoisse s'empara de son cœur, et pendant plusieurs jours, ce lui fut une agonie cruelle de ne rien savoir de ses Filles, car il lui était impossible de communiquer avec la Sicile. Enfin un télégramme la rassura sur celles de Taormina dont la Supérieure lui écrivait : " Ici nous sont arrivées vieilles et enfants... je prends tout : Dieu y pourvoiera ! " Mais elle non plus ne pouvait communiquer avec Messine, ni par téléphone, ni par sémaphore.

Enfin, le 5 janvier seulement, la Mère Générale savait ses Filles toutes vivantes et miraculeusement sauvées. Les plafonds en croulant avaient formé au-dessus d'elles des espèces de niches d'où elles avaient pu sortir sans trop de peine. Toutes survi-

vaient alors que, dans ce désastre, il n'y avait guère de familles qui n'eussent perdu plusieurs de leurs membres. Quelques-unes en avaient vu mourir jusqu'à vingt ; un vieillard en avait perdu quarante.

Au milieu de sa peine et de son anxiété Mère de la Rédemption n'était pas restée inactive, et elle avait ouvert plus grands que jamais les bras de sa charité.

Elle avait mis à la disposition du Saint Père cinquante lits pour les blessés dans sa maison de la Via Giusti. Ce furent des réfugiés qui vinrent remplir la maison et qu'on se mit à soigner, " corps, cœur et âme ".

Pie X avait dit aux Franciscaines Missionnaires de Marie : " Faites tout le bien que vous pourrez ! " Jamais recommandation ne fut plus ponctuellement suivie.

La Maison Sainte-Hélène sembla se dilater : on y reçut d'abord cinquante réfugiés, puis soixante-quinze, cent, et bientôt jusqu'à deux cents.

Il y en avait de toutes les classes de la société : des ouvriers, des médecins, des avocats, des voleurs, des repris de justice, et peut-être des assassins.

Sans attendre les subsides, on leur donna là

abri et nourriture, soins et encouragements. Sainte-Hélène devint une véritable paroisse missionnaire ; il s'y fit des mariages, des baptêmes, des confessions nombreuses et des communions. Une pauvre vieille infirme y reçut le sacrement de l'Extrême-Onction.

Sur les deux cent soixante-dix familles reçues, une seule résista à la grâce. On eut le bonheur de voir des retours à Dieu après cinq, dix, quinze, vingt et même trente ans. Tout cela inondait de joie le cœur de la Mère Générale ; le travail était grand, mais plus grande encore était la consolation. Il est si doux de faire du bien aux âmes, et de leur voir comprendre leurs intérêts véritables.

Pendant vingt jours, six religieuses furent en permanence à la gare pour habiller et soigner les malheureux réfugiés que des trains amenaient sans cesse.

Puis la Mère Générale recueillit à Grottaferrata soixante orphelines de deux à six ans — soixante à la Via Giusti — et cent cinquante à Monteverde, près du Janicule, dans une maison offerte par le Saint Père.

Toutes ces enfants furent élevées selon leur milieu, leur condition, et mises à même de se tirer d'affaire

en gagnant honorablement leur vie. Rien n'était touchant comme de voir ces tout petits élevés dans l'amour de Notre-Seigneur, se presser le matin à la sainte Table.

Toutes savaient l'intérêt que leur portait la Mère Générale ; la voir, lui parler était leur meilleure récompense, et l'une d'elles exprimait la pensée de toutes en disant : " Mère Générale nous aime comme ses enfants, et sourit toujours en nous voyant."

On fit, et on continue de faire des merveilles de charité, car a-t-on pensé que rien que pour fournir une paire de chaussures à tout ce petit monde, c'était une dépense de plus de douze cents francs ? Il fallait souvent les renouveler, et cette dépense ne représentait encore qu'une part minime de tout ce qui était nécessaire. On pense alors à cette parole de la Mère : " L'or est la force du démon, mais la pauvreté doit nous faire faire des prodiges ! "

En 1909, Mère de la Rédemption, après avoir été très souffrante, se trouve rétablie quand, le 14 juillet, elle célèbre avec deux de ses sœurs ses noces d'argent d'entrée dans la vieille maison. Ce fut une journée délicieuse ; les Franciscaines Missionnaires de Marie avaient envoyé des contrées les plus loin-

taines leurs félicitations et leurs dons à la chère jubilaire à qui arrivait ainsi l'écho de la reconnaissance du monde entier. Elle accueillit tout avec joie, et ce ne fut pas sans émotion qu'elle lut ces lignes autographes de Pie X : " Nous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique à nos chères filles en Jésus-Christ qui vont accomplir leurs vingt-cinq ans de vie religieuse, faisant des vœux pour que le Seigneur leur accorde encore pendant bien des années ses meilleures grâces pour accroître leurs mérites dans les œuvres de charité auxquelles elles se sont consacrées ".

Le Saint Père donnait en même temps une Indulgence Plénière à chacun des membres de l'Institut.

Ce furent des heures suaves et douces de grâce et d'amour.

Les questions sociales qui avaient eu une des dernières pensées de la Révérende Mère de la Passion continuaient de préoccuper la Mère Générale.

Elle leur consacrait beaucoup de son temps en créant partout où elle le pouvait des ateliers. Elle résolvait autour d'elle le problème des salaires en les augmentant progressivement, en proportion de la qualité du travail. Elle ne s'occupait pas seulement

des jeunes filles auxquelles elle faisait donner des leçons de dessin ; elle voulait aussi protéger et conserver la famille en donnant aux femmes mariées de l'ouvrage à domicile. Elle cherchait partout à cultiver les intelligences et à élever les âmes tout en occupant les doigts.

Avec son goût très délicat et très sûr, elle ne comprenait pas le stationnement ; toujours il fallait faire mieux, car, pour elle, ne pas avancer c'était reculer.

Cette année jubilaire devait lui causer encore de grandes douleurs et de vives inquiétudes avec la révolution de Portugal qui amena la destruction des maisons de Portugal et des colonies portugaises.

Les religieuses furent expulsées en quelques heures sans pouvoir rien emporter de leurs couvents. Elles eurent à subir le contact du rebut de la population ; après s'être consacrées aux pauvres, aux vieillards et aux infirmes, elles se virent menacées de mort, insultées, vilipendées. Des revolvers et des fusil furent braqués sur elles; elles sentirent le froid des baïonnettes.

Un champ d'apostolat se fermait pour les Filles de Mère de la Rédemption, et combien cruellement ! mais en même temps, on leur demandait aux Etats-

Unis des religieuses pour la colonie italienne, et à Brooklyn on les voyait s'arrêter, et faire le catéchisme en pleine rue sur le trottoir.

L'Amérique du Sud ne restait pas en arrière, et des ateliers s'ouvraient dans l'Argentine pour les jeunes filles.

Cette année-là vit quatre-vingt-deux départs — huit mille huit cent quatre-vingt-sept baptêmes d'enfants — deux mille sept cent soixante-cinq d'adultes. Il y eut six cent cinquante-deux mille six cent quarante-huit malades soignés par les Franciscaines Missionnaires de Marie dans les dispensaires et hôpitaux. Leurs écoles et pensionnats renfermaient trente-deux mille trois cent cinquante-et-un enfants.

Le 29 octobre 1912 eut lieu à Marseille l'émouvante cérémonie de départ de cinquante-trois missionnaires. La Mère Générale, comme le faisait autrefois la Mère Fondatrice, s'avança la première pour baiser les pieds de ses Filles qui partaient pour les contrées lointaines. C'était pour elle un jour beau et cruel ; elle ressentit cinquante-trois fois en son cœur le déchirement des adieux, mais c'était pour le Bon Dieu !

Dans la nuit même qui suivit la cérémonie, il lui fallut, sur un télégramme de l'Ambassade de France à Constantinople, préparer le départ de dix infirmières pour soigner les blessés turcs de la guerre des Balkans, et dès le lendemain matin, cinq d'entr'elles faisaient voile pour le Bosphore.

Chacun des jours suivants vit un embarquement. Que ce fût pour Madagascar, le Maroc, l'Amérique du Sud, la Chine, les Philippines, la Mère Générale descendait au port, et conduisait ses Filles jusqu'à leur bateau. Elle leur disait de ces paroles qui opèrent des merveilles, car " d'un mot, elle leur faisait faire tout ce que le bon Dieu voulait."

Après le départ du dernier bateau, elle fut saisie d'une violente bronchite. " Mais que lui importait de souffrir ? elle était sûre de faire la volonté de Dieu. " — " Elle ne pensa jamais que la croix était un châtiment pour elle ou pour les autres ; elle y voyait, au contraire, une preuve de tendre miséricorde de Notre-Seigneur qui voulait lui donner plus de ressemblance avec Lui sur la terre pour qu'elle eût une plus grande part à sa gloire dans le ciel ."

Cette année-là on compta dans l'Institut onze

mille baptêmes — huit fondations et cent trente-six départs.

Mère de la Rédemption travaillait énormément ; elle menait tout de front : les fondations au-delà des mers et les fondations en Europe. On peut dire qu'il n'est aucune souffrance, aucun besoin sur lequel elle n'ait arrêté son regard et qu'elle n'ait entrepris de soulager.

En même temps, elle réunissait les lettres, les écrits de la Très Révérende Mère de la Passion ; elle veillait et collaborait à la rédaction de sa vie.

Quelle joie et quel bonheur pour elle quand elle voyait des prodiges obtenus par l'intercession de sa si chère Mère Fondatrice, des martyres de Chine dont la cause l'occupait, de l'humble petite Sœur Assunta dont elle parlait délicieusement.

Elle avait le don de peindre les aspects et les caractères par ses paroles et ses écrits. Elle savait tout vivifier, mais avant tout les âmes qu'elle relevait, consolait, fortifiait.

Jadis Pie X lui avait recommandé de dire à ses Filles qu'elles devaient être toutes saintes, non pas seulement quelques-unes, mais chacune, et c'est bien

ce qu'elle avait le plus à cœur. Toujours, elle chercha avant tout le royaume de Dieu.

" Donnez-moi, Seigneur, disait-elle, l'*unique* désir de Votre recherche : que rien ne m'occupe ; que je crie vers vous seul !... Ne me répondez pas, mon Dieu, jusqu'à ce que mon cri aille véritablement et directement vers vous seul, si non que votre bonté et que votre miséricorde me maintiennent jusqu'à la perte et à la mort de moi-même. Je veux oublier toute parole de la nature, et laisser mon âme appeler Celui dont elle a soif... Chercher Jésus, c'est la seule voie de mon âme. L'écouter, Lui parler, vouloir ce qu'Il veut ; je ne suis faite que pour cela ".

Elle avait, et elle rayonnait la paix qui naissait de l'union de sa volonté à celle de Dieu. Pour elle, l'amour du devoir restait comme aux jours de son enfance, le grand mobile de la vie, et elle écrivait à ses Filles :

" Je vous souhaite une bonne et excellente année, toute de fidélité à votre devoir et de générosité aimante dans l'accomplissement du bon plaisir divin. "

L'accomplissement du bon plaisir divin ! cette expression revient souvent sur ses lèvres et sous sa plume. Quant à elle, elle y adhère de tout son être ;

elle s'en nourrit partout, toujours, en toutes circonstances.

Elle disait encore avec un accent prophétique : " Nous touchons à une lutte formidable. Ce ne sont plus des vertus ordinaires que le bon Dieu demande de ses élus ; c'est de l'héroïsme habituel. Soyons des âmes de devoir. Lorsque l'heure du combat sonnera, elle nous trouvera prêtres à la lutte, et Dieu aidant, la lutte généreuse nous donnera la victoire ".

Rien de plus beau, de plus élevé que les lettres circulaires qu'elle adresse à l'Institut de temps en temps, mais toujours plus rarement qu'elle le désirerait, car, toujours en esprit au milieu de ses Filles, elle veut leur faire constamment du bien.

Ces lettres sont un code de perfection. Souvent envoyées pour annoncer des nouvelles d'intérêt général, elles sont toujours sobrement et magistralement écrites, avec une grande élévation de pensées. Elles partent de haut ; elles viennent de plus haut que notre terre. La Mère Générale en puise l'inspiration aux pieds du Tabernacle et sur le Cœur du Maître, là où chaque matin, elle allait chercher son mot d'ordre.

1914 apporte à la Révérende Mère de la Rédemp-

tion un surcroît de travail, d'inquiétudes et de peines. C'est la guerre, ce terrible fléau qui embrase en quelques jours une grande partie de l'Europe. La tâche de ses Filles qui ne sont pas dans les Missions est toute tracée par elle. Sans négliger les œuvres existantes, il leur faudra se multiplier pour accourir partout où il y aura une douleur à soulager et du bien à faire. Elle leur indique le devoir dans une lettre admirable dont la charité plane au-dessus de toutes les douleurs qu'elle voudrait panser. Elle leur recommande de dilater en leur âme la charité, de la rendre héroïque. Elle donne des conseils d'une prudence et d'une sagesse consommées aux six cents infirmières que son Institut fournit de tous côtés aux hôpitaux.

En Bretagne, elle envoie ses Filles en aide aux pauvres femmes de la campagne voisine, privées de leur mari ou de leurs fils, et ce sont les Franciscaines qui moissonnent et rentrent les gerbes.

" Ne craignons, dit-elle à toutes, ni le fer, ni le feu, ni la mort... Combattons vaillamment, mes chères Filles ; que les épreuves et les souffrances de la vie nous apportent les grâces que Dieu y a déposées pour nous ; n'en laissons perdre aucune...Alors, toutes ensembles, nous chanterons un jour, au ciel,

la grande victoire finale qui nous aura donné la possession de Jésus pour toute l'éternité ! ".

" Savoir se sacrifier, avait-elle déjà dit, se surmonter, se vaincre, est à l'heure actuelle surtout, la vraie science nécessaire. Il faut des âmes fortement trempées, résolues, s'oubliant elles-mêmes pour lutter contre les progrès croissants de l'enfer ".

A ses angoisses maternelles et patriotiques allait s'ajouter une grande et profonde douleur : la mort de Sa Sainteté Pie X, dont les bontés pour elle et pour l'Institut ne se comptaient plus.

Peu après, le Cardinal Ferrata, ce grand ami de l'Institut, descendait également dans la tombe. Elle annonce successivement ces deuils à ses Filles, et leur dit :

" Et maintenant, mes très chères Filles, à mesure que la terre nous manque, regardons le ciel, et réfugions-nous dans le secours de Dieu. Tout est sombre en ce moment autour de nous ; la tempête fait rage, mais le Seigneur Jésus, notre vrai Protecteur, est la puissance même, et son amour ne nous manquera pas. "

En janvier 1915, un violent tremblement de terre ébranle Rome et désole la Marsica. Mère de la Ré-

demption donne, cette fois encore, asile aux enfants réfugiés dans sa maison Sainte-Hélène et à Grottaferrata, et la Municipalité de Rome reconnaissante lui décerne, le 24 juin, une médaille d'argent pour sa générosité et les services rendus.

Peu après, l'Italie entre en guerre, et aussitôt, elle ouvre à Grotta une ambulance de deux cents lits, entièrement organisée par elle, une autre de cent à la Via Giusti à Rome. Partout en Italie, ses Filles reçoivent les blessés.

Malgré le bouleversement du monde, l'Institut continuait de marcher en avant, et deux fondations au Maroc en 1917 portaient à quatre-vingt-quatre le nombre de celles qu'elle avait faites et organisées depuis son Généralat.

Dieu trouvait comble la mesure de ses mérites et de ses souffrances. Il allait l'appeler à l'éternelle récompense...

Mère de la Rédemption avait prodigué à toutes les âmes les inépuisables trésors de son cœur, mais ce pauvre cœur avait tellement peiné qu'il se trouvait gravement atteint.

La mort de la vénérée Mère de la Passion avait été pour sa Fille un coup aussi terrible qu'inattendu.

La résignation et l'acquiescement à la volonté divine avaient étouffé les plaintes sur ses lèvres, mais n'avaient pu empêcher la souffrance d'être bien aigüe ; puis étaient venues les angoisses, les inquiétudes au sujet de ses Filles de Sicile ; la douleur maternelle continuait les ravages causés par la douleur filiale, et quand à ces peines vinrent s'ajouter les déchirements et les appréhensions des années terribles, le cœur de la Mère devint de plus en plus torturé et torturant. Un rien en accélérait ou en diminuait les battements. La maladie frappa Mère de la Rédemption sans la terrasser, et sa vie ne fut plus qu'une longue souffrance, un Calvaire qu'elle gravissait avec son calme et sa sérénité habituels. Ne pensant jamais à elle-même, elle était toujours plus attentive pour tous, plus suave, plus maternellement bonne.

En 1916, elle alla s'affaiblissant, et quand en décembre, en quittant la France pour la dernière fois, on la vit à Marseille, elle était si changée, si maigrie, si diaphane, qu'on hésitait à la reconnaître. L'âme toujours plus ardente, plus enflammée d'amour de Dieu, ne tenait presque plus à la terre.

En mars 1917, elle arrivait à San Remo. On lui avait conseillé ce changement d'air, pensant qu'il

lui serait favorable, et elle-même était heureuse de se retrouver à cet endroit dont elle avait dit naguère : " A San Remo, la mort est plus douce, puisqu'en s'envolant, l'âme prend le même point de départ que celui de notre Mère bien-aimée ".

L'air de la Ligurie ne lui fut pas, cette fois, bienfaisant ; ses forces, au lieu de revenir, diminuaient de jour en jour. On l'entendit murmurer : " Suis-je venue ici pour mourir aussi à San Remo ? ".

La maison de Notre-Dame de Guadalupa d'où la Révérende Mère Fondatrice avait pris son essor pour le ciel était petite, et Mère de la Rédemption devait se servir, à son grand regret, des appartements où s'étaient écoulés les derniers jours de la Mère de la Passion, tandis qu'elle aurait voulu les conserver intacts, et en faire des lieux de prière et de méditation.

Désirant mieux garder ce sanctuaire et installer aussi ses Filles jusqu'alors dans une simple location, elle agrandit la propriété par l'achat d'une maison voisine. L'organisation du nouveau couvent fut sa dernière joie ; il lui semblait travailler encore pour sa bien-aimée Fondatrice ; elle en surveilla dans les

6

plus minutieux détails l'adaptation à sa future destination qu'elle hâtait de toutes ses forces...mais elle n'habita jamais le nouvel immeuble ;...l'ancien bureau de Mère Marie de la Passion fut le lieu de son dernier combat ; maintenant il est doublement cher à ses Filles, car il a été le témoin de son départ pour le ciel...

Les fêtes de Pâques arrivèrent. C'était la Résurrection du Maître Bien-Aimé, gage de notre résurrection future, et autour d'elle on se prenait à espérer que le renouveau de la nature, que le printemps jaillissant allaient ranimer et relever sa santé épuisée.

Mais Notre-Seigneur, pour qui elle avait si complètement vécu, si laborieusement travaillé, voulut récompenser son labeur au milieu des solennités pascales. Le Mardi de Pâques, 10 avril 1917, par une soirée radieuse, lumineuse, tiède et ensoleillée, elle se coucha pour ne plus se relever, ayant accueilli jusqu'à la dernière minute, avec la même bonté, ceux qui, inquiets de sa santé, venaient s'en informer.

Elle ne se faisait pas d'illusion sur son état, et sa paix était profonde. C'était celle du bon serviteur qui, en se retournant, voit sa journée pleine et féconde.

Elle ne quittait pas des yeux un crucifix et le portrait de la Révérende Mère de la Passion qu'elle avait fait placer au-dessous, bien en face de son lit.

Les jours et les nuits se passaient dans la souffrance, l'affaiblissement grandissait, mais c'était déjà le ciel auprès d'elle, car " le ciel, c'est l'amour de Dieu et l'union complète à la divine volonté ! "

Elle était toute dans la main du Seigneur, pratiquant comme toujours ce qu'elle avait conseillé : " Il ne faut demander ni de mourir, ni de vivre... il ne faut refuser aucune souffrance envoyée par Jésus. C'est l'amour qui les envoie: l'amour doit les recevoir avec joie ". On se sentait plus près de Dieu en l'approchant.

Le Rme Père Général des Frères Mineurs, de passage à San Remo pour quelques heures, vint lui donner une dernière bénédiction.

Le jeudi, 19 avril, elle reçut l'Extrême-Onction.

Le vendredi, 20 avril, après avoir communié pour la dernière fois elle dit : " J'ai Jésus avec moi... en attendant l'union éternelle !..."

Puis, un peu plus tard, voyant des larmes dans les yeux d'une de ses Filles, elle lui dit : " Il ne faut pas pleurer : je ne suis plus triste du tout ".

Elle ne parlait que très peu. . . Sa conversation était déjà dans le ciel. Elle eut la grande joie de recevoir la Bénédiction du Saint Père où Sa Sainteté s'exprimait ainsi : " Seigneur, celle que vous aimez est malade !. . .".

Le 21, à une heure du matin, les prières des agonisants furent récitées auprès de la sainte malade qui n'avait pas une plainte, pas un gémissement. A 2 heures 25, elle eut un sourire radieux, céleste. Probablement qu'à ce moment suprême, elle se vit entourée de toutes les âmes que ses Filles avaient sauvées, de toutes celles qui, par conséquent, lui devaient leur bonheur éternel. Il devait y avoir là une foule innombrable que nul ne pouvait compter. Elles étaient venues du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident ; il y en avait d'Europe et d'Afrique, d'Amérique et de Chine, des Indes, de toutes les contrées où les Franciscaines Missionnaires de Marie travaillent pour l'amour du Sauveur Jésus, pour que son sang n'ait pas été versé en vain sur la croix pour le salut de tous. . .

Puis une rapide ombre de tristesse s'étendit sur son visage. Le ciel approchait ; c'était la béatitude, la récompense, le repos,. . . mais il lui fallait laisser

en plein labeur celles qui l'entouraient de leurs soins, et cela lui était dur...

La voix de l'Epoux se fit entendre à son âme ; il l'appelait aux noces éternelles, et ce fut fini pour ici-bas. Finies la douleur, la tristesse et les larmes ; fini le temps ; elle entrait dans son Eternité...

Au dehors, la nuit était calme, tiède, tout étoilée, et, chose charmante, comme pour la mort de saint François, un petit oiseau chantait.

En empruntant ces paroles par lesquelles, elle recommandait, le 1er novembre 1905, l'âme de la Révérende Mère de la Passion à ses Filles, nous pouvons dire d'elle ce qu'elle écrivait de la Fondatrice :

" Le Divin Maître enlevait à l'Institut celle qui était son guide et son soutien, elle dont le cœur embrasé d'amour de Dieu, réchauffait si bien celui de ses Filles, et dont l'âme surnaturelle savait entraîner au-dessus, bien au-dessus de la terre !

" De même que le soleil à son couchant laisse après lui une traînée d'or, son âme continue à rayonner conme une splendeur sur son Institut...Le souvenir de ses vertus, sa vie entière, nous indiquent la route à suivre, et nous font la chercher au ciel, où,

nous aimons à le penser, elle nous attend et nous appelle ".

Et, au soir de ce jour, j'aime à me redire la parole, le cri de l'Ange qui, aujourd'hui retentit par toute la terre, et qui n'est que l'écho de l'Action de Grâce éternelle :

" Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent ! ".

Toussaint, 1917.

C. de L.

